

Catherine Cusset
Confessions
d'une radine



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Catherine Cusset

Confessions d'une radine

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2003.*

Extrait de la publication

Catherine Cusset est née à Paris en 1963 et vit à New York. Elle a publié huit romans dont *À vous, Jouir, En toute innocence, Le problème avec Jane*, Grand Prix littéraire des lectrices d'Elle 2000, *La haine de la famille, Confessions d'une radine* et *Amours transversales*.

*À Vlad,
à Pierre (l'homo magnanimus), à Josette,
à mes frères, ma sœur, mon père et ma mère,
Mylène, Jean-Christophe et Romy.*

Bloch père, pour se montrer royal jusqu'au bout envers les deux « labadens » de son fils, donna l'ordre d'apporter du champagne et annonça négligemment que, pour nous « régaler », il avait fait prendre trois fauteuils pour la représentation qu'une troupe d'opéra-comique donnait le soir même au Casino. Il regrettait de n'avoir pu avoir de loge. Elles étaient toutes prises. D'ailleurs il les avait souvent expérimentées, on était mieux à l'orchestre. Seulement, si le défaut de son fils, c'est-à-dire ce que son fils croyait invisible aux autres, était la grossièreté, celui du père était l'avarice. Aussi, c'est dans une carafe qu'il fit servir sous le nom de champagne un petit vin mousseux et sous celui de fauteuils d'orchestre il avait fait prendre des parterres qui coûtaient moitié moins, miraculeusement persuadé par l'intervention divine de son défaut que ni à table, ni au théâtre (où toutes les loges étaient vides) on ne s'apercevrait de la différence.

MARCEL PROUST

Celui qui l'a dit en premier, c'est papa : « La fourmi. » Sur un ton ni louangeur ni réprobateur. Celui d'une constatation amusée, peut-être. Et aussi sur le ton de qui n'est pas dupe : Je les vois, tous tes petits tas d'or... Je ne dis rien. Puisqu'il est bien connu que seule la vérité blesse.

Il y a aussi de l'admiration dans le ton de papa, quand il voit la manière dont je me débrouille. Pas de souci à se faire pour celle-là. Pas besoin d'économiser pour elle, pour le dur hiver après l'été, quand un vent glacé soufflera. Une fourmi.

Récemment je me suis aperçue que j'aurais aimé être née cigale.

Les enfances d'une radine

Avec Nathalie, quand on a dix ans, on vole. Tous les jours à la sortie du lycée on fait des expéditions à Euromarché. Ce qui me plaît dans le vol, c'est l'idée de ne pas payer : d'avoir gratuite cette chose neuve enveloppée de son emballage. Par contre, je n'aime pas la peur que produit le vol dans les minutes pendant lesquelles on sort du magasin, de la façon la moins remarquable possible. Le cœur bat aussi fort qu'au début de *Midnight Express* dont, à seize ans, j'ai adoré la musique ; les doigts tremblent et un faux sourire se crispe sur les lèvres tandis que la main, inconsciente de son mouvement, pousse sur le tapis noir la barre de chocolat à cinquante centimes que l'on paie pour passer impunément devant les caisses, les poches et les cartables pleins

d'objets volés. Après, il faut s'avancer calmement jusqu'à la porte coulissante vitrée, la franchir, marcher d'un pas tranquille sur une dizaine de mètres, et alors seulement courir, courir comme une damnée.

Je ne fais pas ça pour le frisson. Je déteste. Si Nathalie pouvait voler pour moi, je m'en satisferais. Nathalie a beaucoup plus d'audace que moi. Alors que j'ai remarqué à un étalage une pile de paniers identiques à celui qu'elle a depuis quelques jours, elle me demande : « Ils te plaisent ? » Je réponds oui. Sans me prévenir autrement que par ce mot : « Prête ? », elle fonce, s'empare de l'un d'eux, et s'enfuit après m'avoir hurlé : « Cours ! » On se réfugie cinq cents mètres plus haut dans une boutique de chaussures, à bout de souffle, la gorge en feu, la peur au ventre. « Tu es folle ! dis-je. Folle, complètement folle ! » Pour toute réponse elle me tend l'objet du délit avec un large sourire. Il m'est difficile de rester fâchée. Maintenant j'ai un panier comme le sien, à la mode, qu'on porte sur l'épaule comme un sac grâce à sa longue lanière de cuir — un panier gratuit.

Qui s'habitue à avoir les choses gratuitement ne comprend plus pourquoi il devrait les payer.

Le plus grand nombre de nos vols s'accomplit au rayon papeterie. J'ai une fascination pour les crayons. Ce sont mes fétiches. Je les aime brillants, modernes, parés de jolies couleurs, pourvus de gommes et de mines de rechange. J'aime aussi les taille-crayons et tout ce qui remplit la trousse. Je vole également, pour mes frères, des livres d'enfants et de petits jouets, surtout des revolvers, dans leurs emballages de carton et plastique — tous les gadgets que nos parents ont toujours refusé d'acheter au supermarché. Il me semble que mes frères doivent avoir une enfance plus heureuse de ne pas en être privés.

Nathalie et moi avons découvert cette autre pratique : vider les poches de nos camarades.

C'est l'époque où l'on suspend les manteaux à une rangée de patères à l'extérieur de la salle de classe. Il suffit de demander à sortir pendant le cours parce qu'on a mal au ventre. Le silence règne dans les couloirs. Pas un être

humain en vue, pas même la silhouette menaçante de l'horrible surveillant général à tête de hérisson. Une précaution s'impose : faire les manteaux d'une autre classe à un autre étage. On file à pas légers sur le parquet du couloir, on monte ou descend le grand escalier de pierre, on court dans un autre couloir désert et, tout en regardant à droite et à gauche, on passe vite la main dans les poches des manteaux accrochés aux patères. Le cœur bat à toute allure. Si l'on était surpris, il faudrait prendre l'air le plus innocent possible : « J'cherche mon Kleenex, m'sieur. » Impossible d'imaginer ce qui arriverait s'il se révélait qu'on ne cherche pas dans les poches de son propre manteau et, d'ailleurs, pas à l'extérieur de sa classe.

À la fin d'un cours, Nathalie arbore un sourire triomphant. La chasse a été fructueuse : un billet de cinquante francs.

Dans mes pupilles s'allument des dollars comme chez les personnages de dessins animés. J'en ai des palpitations de peur, d'excitation, d'ivresse. « Cinquante francs ? Tu l'as pris ? — Ben oui ! » Elle rit de ma naïveté. « Mais qu'est-ce qu'on va en faire ? — Ben le

partager, d'abord. » Si j'ai eu des scrupules, ils ont fondu à l'idée de ces vingt-cinq francs qui seraient bientôt miens. À la sortie des cours, on a couru à la confiserie juste en face du lycée. On n'a rien volé malgré le monde dans le magasin qui rendait le chapardage facile. On a rempli chacune un sachet en papier de frites acidulées, de guimauves, d'ours en chocolat, de cacahouètes en sucre et de rouleaux de réglisse. Plus de bonbons que je n'en avais jamais eu. Le total s'est monté à au moins deux ou trois francs. Nathalie a sorti de sa poche le billet de cinquante francs, sous l'œil étonné des confiseurs. Je l'ai regardée avec avidité tendre la main pour recevoir la monnaie. Dehors elle m'a donné ma part. Je n'avais jamais été aussi riche.

Au lycée, quelques jours après notre exploit, on a entendu une histoire qui se répandait comme une traînée de poudre. Une petite fille s'était fait voler dans la poche de son manteau cinquante francs qui représentaient ses économies d'un an. Elle avait cette somme avec elle pour acheter ce jour-là, après les cours, les cadeaux de Noël pour

toute sa famille. Il me semble même qu'il s'agissait d'une petite fille pauvre, la fille d'une concierge ou d'une femme de ménage. Depuis le vol elle restait chez elle, malade. Tout le lycée s'indignait : qui étaient ces immondes dévaliseurs d'enfants ? On nous recommandait d'être vigilants.

Nathalie et moi avons pris des airs horrifiés.

J'ai été véritablement horrifiée. J'ai pensé à la petite fille trouvant sa poche vide en sortant de cours — à son chagrin.

J'ai pensé aussi à notre fanfaronnade dans la confiserie : comme on avait été imprudentes !

Pendant des semaines je ne suis pas retournée chez les confiseurs.

Arielle L. Leur petite-fille. En huitième ou en septième, je suis dans sa classe. Comme sa mère travaille, elle va chez ses grands-parents après l'école et fait ses devoirs dans l'arrière-boutique. Je m'ennuie un peu avec elle. Elle ne vole pas. Elle n'aime pas lire. Je n'ai pas grand-chose à lui dire. Mais je l'accompagne à la sortie de l'école. Elle a l'accès libre aux boccas de la confiserie. Elle tend la main et se sert. Ce geste me fascine. Elle me demande ce

que je veux. Je ne vais jamais jusqu'au bout de mon désir, de crainte que ne se dévoile la vraie raison de ma présence.

« Veuillez nous suivre. » Ils nous attendent de l'autre côté des caisses. Deux hommes. Nous avons onze ans. Inutile de tenter de nous enfuir en courant.

Nous voilà dans une salle nue d'Euro-marché avec deux inspecteurs. Silencieuses et au-delà de la terreur. Quelques mois plus tôt, une petite fille que Nathalie avait entraînée à voler un taille-crayon nous a dénoncées. Il s'est ensuivi une conférence téléphonique entre les deux familles : interdiction de nous voir, obligation de rentrer à la maison tout de suite après les cours et, à la moindre rechute dans le vol, la pension. Je n'ai que moyennement peur des menaces de mes parents, mais la mère de Nathalie, une corpulente Russe divorcée aux longs cheveux roux et à la voix rauque qui fume tout le temps, ne plaisante pas. Quand elle crie, elle est terrifiante. Il est hors de doute que sa fureur sera au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Je le vois dans les yeux sombres de Nathalie.

Les inspecteurs fouillent méthodiquement nos cartables. Les objets saisis dans celui de Nathalie s'empilent sur une table. L'homme qui s'occupe du mien n'a encore rien trouvé. Accroupi, il ouvre ma trousse et en sort mes crayons. Je ricane : « Ouvrez le stylo pendant que vous y êtes. Il y a peut-être quelque chose à l'intérieur ! — Tu veux une fessée ? » On ne m'a jamais parlé sur ce ton. Je réponds et je sais qu'il va me la donner, déculottée. Les larmes jaillissent de mes yeux. Je les supplie de ne rien dire aux parents, je promets que je ne volerai plus, plus jamais. Nathalie, droite, les dents serrées, l'œil dur, ne dit pas un mot, ne verse pas une larme. Dehors, elle me reprochera violemment d'avoir pleuré devant eux et de m'être abaissée à les implorer. « Ah, tu faisais la maligne ! » s'exclame avec satisfaction l'inspecteur quand, m'ayant ôté mon manteau, il fouille les poches de ma blouse d'école et y trouve les crayons que j'ai volés.

Ils écrivent nos noms et nos adresses sur des formulaires qu'ils nous font signer et ils nous disent qu'ils vont alerter nos parents par la poste.

Le soir même, à la maison, je m'effondre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman*.

EN TOUTE INNOCENCE, *roman* (« Folio », n° 3502).

À VOUS, *roman* (« Folio », n° 3900).

JOUIR, *roman* (« Folio », n° 3271).

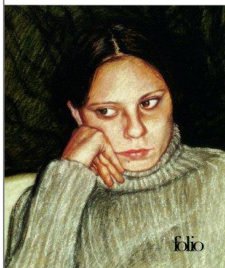
LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman* (« Folio », n° 3501).

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman* (« Folio », n° 3725).

CONFESSIONS D'UNE RADINE (« Folio », n° 4053).

AMOURS TRANSVERSALES, 2004.

Catherine Cusset
Confessions
d'une radine



Confessions d'une radine Catherine Cusset

Cette édition électronique du livre
Confessions d'une radine de *Catherine Cusset*
a été réalisée le 11 avril 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070315413).

Code Sodis : N49588 - ISBN : 9782072446726.

Numéro d'édition : 141414.